

DOSSIER DE PRESSE

SARAJEVO

**15^e
anniversaire
du Centre
André Malraux**

Graphisme : Massin

Centre André Malraux, l'Europe tous les jours


**CENTRE
ANDRÉ MALRAUX**
www.malraux.ba

Le Centre André Malraux de Sarajevo

Fondé pendant le siège de Sarajevo, incarnation d'une « certaine idée de la France », fidèle à l'engagement intellectuel et moral qui a présidé à sa création, le Centre André-Malraux est le cœur de la présence culturelle française en Bosnie-Herzégovine.

Le Centre André-Malraux fête aujourd'hui son quinzième anniversaire. De nombreuses manifestations, en France et en Bosnie-Herzégovine, célèbrent l'événement. A cette occasion, Jorge Semprun, président de l'association Paris-Sarajevo-Europe et Francis Bueb, directeur du Centre André Malraux, vous invitent soutenir cet événement pour permettre au Centre André-Malraux de poursuivre son œuvre et de la développer.

« ...il y a dans cet entêtement une leçon de fidélité et de morale ... »

Bernard-Henri Lévy

« Il nous semble que Sarajevo, foyer toujours brûlant de l'histoire européenne, peut constituer un observatoire privilégié, et un des lieux d'élaboration de l'Europe de demain. »

Jean-Marie Laclavetine

« ... les histoires doivent toujours continuer. (...) imaginez ce que serait Sarajevo sans le Centre André Malraux (...) Ou sans l'histoire elle-même. L'idée de ne pas témoigner est presque insupportable. Quelle direction prend une route sans témoins ? »

Colum McCann

Centre André Malraux, l'Europe tous les jours.

JEAN-MICHEL FRODON

Critique, journaliste, écrivain
octobre 2009

Pour le Centre André Malraux

Il y a eu ce qui ne devait pas arriver. La guerre en Europe, la sauvagerie à nos portes, avec la terreur et les calculs, avec tout à la fois l'archaïsme des meurtres et viols de masse en Bosnie, le siège de Sarajevo comme au Moyen-âge, les matériels et le peu de pensée contemporains, la logique postmoderne des alliances et des cynismes. Et, comme jailli de cet impossible qui révoltait, il y a eu son inverse, rêvé et formulé et construit. Il était beau et fou de créer le Centre André Malraux sur le marché Markale en pleine guerre.

Nous savons à présent, hélas, que c'était pourtant loin d'être le plus courageux, le plus difficile, le plus nécessaire. Le grand geste, la juste réponse, c'était, c'est toujours de continuer.

Parce que le véritable sens était là, depuis le début. Parce que le défi s'affirme avec fierté plus encore contre le temps que contre les bombes. Voilà la bataille de chaque jour du CAM, voilà le travail de Francis Bueb. Et voilà l'importance des Rencontres Européennes du Livre, qui en sont la scansion annuelle. Les Rencontres sont vitales parce qu'elles condensent durant quelques jours ce qui se joue à longueur d'années, elles attestent et renforcent ce qui habite de manière permanente ce lieu si particulier. Ce qui fait qu'il est la manifestation réelle d'une idée qui sans cesse nous habite, ou devrait nous habiter, nous qui vivons si loin et si près de Sarajevo. Un poète, Jean-Luc Godard, l'a nommé Notre Musique. Un autre est passé par la ville, il a dessiné le sourire du chat qui rappelle Alice, et la liberté. Un instituteur dira le nom de ça : la civilisation. Rien de moins.

Je le dis mal, et demande qu'on excuse la grandiloquence du terme, qui masque la réalité de ce dont il s'agit – il fallait être Malraux, justement, pour user de tels mots. J'essaie de dire qu'il ne s'agit pas seulement du rendez-vous le plus visible qui aide à la reconnaissance d'une activité quotidienne – même si ça aussi, et cela compte. Il s'agit de la mise en œuvre d'une pratique.

Il y a en mille, des manifestations culturelles, de par le monde ; et c'est tant mieux. Mais où y a-t-il que la rencontre elle-même soit une œuvre ? Que la présence, là, aux Rencontres, de chacun soit ce qui fait l'art : un artefact ouvert, qui porte le sens au-delà de lui-même par l'émotion d'une expérience ? Cela est vrai avec chacun des écrivains et des artistes qui viennent, celui lui advient dans sa propre histoire, quand rien de conjoncturel ni de narcissique ne valide plus ce voyage. Et cela est vrai pour eux ensemble, par petits ou plus grands groupes, au hasard des conversations, des déambulations, des interventions plus ou moins organisées. Mais « chacun », c'est aussi chaque spectateur, et les spectateurs assemblés, et l'écheveau de ce que cela tisse entre eux, entre eux et les visiteurs étrangers, entre le présent et des passés, entre la vie de tous les jours et quelque chose comme une idée. Et « chacun », c'est encore Bueb, et les autres, ceux du Centre, celles surtout, qui faisant que cela adienne deviennent eux aussi personnages d'une pièce dont ils n'ont pas écrit le texte ni conçu la mise en scène, mais dont ils ont rendu possible l'avènement, comme on ouvre une grande porte. Derrière la grande porte, il y a le monde, il y a l'avenir, il y a les hommes. Pas question de contrôler ni de cadrer. Ça arrive, voilà.

Et bien sûr ce que fabrique le Centre à Sarajevo toute l'année c'est ça, cette construction des possibilités d'interférences dont nul ne maîtrise les effets, le contraire du calcul puisque, à chaque apport, des indices d'infini se mêlent aux opérations. Les Rencontres en sont l'exemplaire concentré, la trace lumineuse intensifiée, et qui nous éclaire. Même à très longue distance.

Invitation / Pozivnica
15 godina Centra André Malraux
10. Evropski književni susreti u Sarajevu
5. Zimski salon knjige

**POUR NE JAMAIS OUBLIER SARAJEVO /
DA SE NIKAD NE ZABORAVI SARAJEVO**

**RENCONTRE AVEC / SUSRET SA
JANE BIRKIN**

*Projection de son film autobiographique /
Projekcija njenog autobiografskog filma*

BOXES

*Uloge: Géraldine Chaplin, Michel Piccoli,
Jane Birkin, Natacha Régnier, Lou Doillon,
Petak, 18. decembar*

u 16:30

Kino Meeting Point

Ulaz slobodan



POURQUOI NOUS SOMMES À SARAJEVO ZAŠTO SMO U SARAJEVU

Rencontre / Susret
présentée et animée / Moderatori:
Jean-Marie Laclavetine i Patrick Deville

Avec / Učestvuju: Jean-Paul
Kauffmann, Jean Hatzfeld, Enki Bilal,
Patrick Chauvel, Jorge Semprun,
Florence Hartmann, Rémy Ourdan,
Jane Birkin, Jovan Divjak, Srđan
Dizdarević, Zlatko Dizdarević, Ozren
Kebo, Gérard Rondeau, Mirsad Tokača,
Milomir Kovačević, Laurent Van der
Stockt, Ziyah Gafić, Enrico Dagnino,
Emmanuel Ortiz, Luc Delahaye, Tarik
Samarah

Projection de films / Projekcije
filmova: «**Je vous salue Sarajevo**» /
«**Pozdravljam Vas Sarajevo**» / režija:
Jean-Luc Godard, prema fotografiji
Rona Haviva (1993 - 2')
«**Guerre ici**» / «**Rat-ovdje**» / režija:
Anna Pitoun i Patrick Chauvel (2009 -
5')
«**Casque bleu**» / «**Plavi šljem**» režija:
Chris Marker (1995 - 24');
«**Rapporteurs de guerre**» / «**Ratni
reporteri**» / režija: Patrick Chauvel
(1999 - 54');

Subota, 19. decembar 2009.
U 11:00
Kino Meeting Point

Crtež: Enki Bilal / Dizajn: Massin



Enki Bilal, invité d'honneur des 10ème Rencontres Européennes du Livre et du 5ème Salon du Livre d'Hiver /
Enki Bilal, počasni gost 10. Evropskih književnih susreta i 5. Zimskog salona knjige



Sarajevo
15^{ème} anniversaire
du Centre
André Malraux

NOTRE HISTOIRE

Exposition
de photographies

Alexandra Boulat, Patrick Chauvel,
Enrico Dagnino, Luc Delahaye,
Ziyah Gafić, Ron Haviv,
Milomir Kovačević,
Christopher Morris,
James Nachtwey, Paulo Nozolino,
Emmanuel Ortiz, Gilles Peress,
Gérard Rondeau, Damir Šagolj,
Tarik Samarah, Klavdij Sluban,
Trio, Laurent Van der Stockt

Commissaire de l'exposition :
Laura Serani

Ouverture musicale par :
Rodolphe Burger

Galerie Nationale de Bosnie
Herzégovine Sarajevo
18 décembre 2009
15 janvier 2010

Cette exposition est réalisée grâce au soutien du Fonds agnès b. et à Culturefrance.
Le Centre André Malraux de Sarajevo remercie l'espace Paul Rebeyrolle, Eymoutiers, la collection des Encounters de Fotografia de Coimbra et le Centre de la mémoire, Oradour sur Glane.

Photo originale de Erik Fild - Copyright: Moma



Cette exposition est réalisée grâce au soutien
**du Fonds agnès b.,
de Culturesfrance,
du Ministère des Affaires Etrangères,
du Ministère de la Culture et de la Communication.**

Le Centre André Malraux de Sarajevo remercie
l'espace Paul Rebeyrolle, Eymoutiers
et le Centre de la mémoire, Oradour-sur-Glane.

Commissaire : **Laura Serani**

Contact presse Sarajevo : **Azra Pita**

Centre André Malraux, Mula Mustafe Bašeskije 8, 71000 Sarajevo tel/fax: (387 33) 471 975 / 206 889/ 668 605
Paris-Sarajevo-Europe (loi 1901); 26, Rue de Saintonge, 75003 Paris. Tel: 33 (0)1 48 87 21 61, Fax: 33 (0)1 48 87 21 17
malraux@bih.net.ba

Contact presse Paris : **Sylvie Grumbach / 2e BUREAU**

18 rue Portefoin - 75003 Paris - +33 1 42 33 93 18 - sylvie.grumbach@2e-bureau.com

Peinture
originale de
Enki Bilal
pour le 15e
anniversaire du
Centre André
Malraux



Au début des années '90, quand en « Ex Yougoslavie », la situation dégénérait et devenait très vite dramatique, en Europe on assistait sans trop comprendre, sans trop savoir quoi faire, sans trop croire non plus, que, ce qui est arrivé, puisse vraiment arriver. De cette période douloureuse de notre histoire récente, je me souviens des infos parfois confuses, des discussions enflammées dans les journaux, des témoignages de ceux qui revenaient de là bas, et puis, de Francis Bueb qui, du jour au lendemain, quitta Paris, ses proches, ses livres et ses habitudes, (comme le bar du Lutetia), pour Sarajevo, comme, en '36, on partait pour l'Espagne. Ce qu'il allait faire ce n'était pas clair, mais il l'est devenu très vite : faire circuler les idées, créer des rencontres, éveiller, selon les cas, la curiosité, l'intérêt ou bien les consciences

Et rapidement un pont a été jeté entre Paris et Sarajevo, fait d'un réseau d'amitiés, de solidarités et d'aller retours avec les journalistes occidentaux et ceux

d' Oslobodenje, les photographes, les écrivains, les représentants des ONG,

Cela nous permettait de savoir et nous livrait l'abîme d'horreur qui a fait basculer l'Europe « réunifiée » et de soutenir Sarajevo et l'action du Centre depuis l'Europe.

Avec la paix, le Centre Malraux, a continué à jouer son rôle et à demeurer un lieu rare de pensée, de culture dans une ville meurtrie mais toujours en résistance et à la recherche d'échanges. Au fil du temps les amis, journalistes et photographes, mais aussi les artistes et les intellectuels, de Susan Sontag à Godard, ont continué à aller prendre des nouvelles de Sarajevo et du Centre. Et Sarajevo, symbole de courage et barrière contre la barbarie, est devenue aussi une sorte de laboratoire de la pensée critique au cœur de l'Europe en pleine transformation.

Quinze ans après la création du Centre André Malraux, mais surtout après la fin de la guerre et les accords de Dayton, la situation dans les Balkans est toujours critique et les équilibres fragiles.

Quand Francis Bueb m'a demandé une nouvelle fois de travailler ensemble et de l'accompagner dans cette exposition, plusieurs questions se sont posées. Comment aujourd'hui repenser et ré-évoquer un passé proche, l'exorciser et éloigner toute tentation de céder aux sirènes nationalistes, en parlant de la guerre ou bien de la paix ? Droit à l'oubli ou devoir de mémoire ?

La réponse est venue des photographes, chacun avec son histoire et sa façon de la raconter. Notre démarche de commissaires, à l'instar du terme anglais de curators, a été d'essayer de prendre soin des récits des auteurs et de respecter les protagonistes et les visiteurs.

L'exposition, sous-tendue par ces questions, raconte ainsi les faits et les sentiments de ceux qui ont vécu et témoigné du siège et du conflit. Une façon de ne pas oublier et de rendre hommage à ceux qui ont résisté, à ceux qui ne sont plus et aussi aux journalistes et photographes qui ont brisé l'isolement et le silence, informé et alerté l'opinion publique en Occident.

« Notre Histoire » propose une vision multiple et subjective à travers les regards d'une vingtaine de photographes qui ont marqué la perception du conflit et notre mémoire, sans la prétention de restituer les témoignages de tous les photographes qui ont couvert le conflit dans les Balkans.

Pour certains, il s'agit ici de leur réalité, pour les autres de la première expérience de la guerre, ou de leur premier conflit européen.

Témoins sur leur propre terre, ou lors de longs séjours, attentifs aux gestes de survie quotidiens, à la violence, au courage et au désarroi, dans une approche plus documentaire ou plus subjective, chacun a raconté et traduit ce qu'il a vu et vécu, ce qu'il a transformé et a fait de cette période, qui devait changer le cours de l'histoire de notre siècle, un moment déterminant de sa propre histoire.

L'exposition, comme la guerre, est une succession d'images violentes et crues, comme la guerre, insoutenables pour les photographes qui les ont prises autant que pour nous qui les regardons. Mais ce sont ces images, faites souvent au risque de leur vie, qui, publiées dans la presse du monde entier, ont permis d'alerter et de soulever la conscience internationale.

La responsabilité du photojournalisme et de la presse, la frontière entre information et représentation de l'insupportable se pose régulièrement dans les situations de crise.

Mais, depuis les années '90, on assiste de plus en plus souvent au refus systématique d'accès aux zones de conflit aux journalistes et aux photographes, ce qui a amené souvent à un black out de l'information. Ces « guerres sans images », réduites désormais à une vision de video games filtrées par une information pilotée, sont la preuve du pouvoir dérangeant de la photographie et du rôle indispensable des photojournalistes sur le terrain.

Le parcours de l'exposition s'articule à travers différents regards et approches.

Le « catalogue raisonné » du jeune Ziyah Gafic qui a photographié des dizaines de milliers d'objets ayant appartenu à des victimes, comme la série des montres arrêtées au moment de leurs décès ; l'évocation sensible du siège et de l'universalité de la guerre par Gerard Rondeau, ami fidèle du Centre et de Sarajevo, qui s'est rendu sans cesse à Sarajevo et en Bosnie depuis le début des années 90 ; les images d'une rare proximité d' Alexandra Boulat, qui très jeune a couvert le conflit à Sarajevo, à Mostar et au Kosovo ; les témoignages de Emmanuel Ortiz, Chistopher Morris et Ron Haviv qui des années durant ont suivi le conflit et publié dans la presse internationale les violences subies par la population ; les images et les cahiers d' Enrico Dagnino, aussi dures que sensibles et qui racontent autant une période de l'histoire que de sa vie ; la représentation rigoureuse et sans concession des atrocités et de l'horreur de James Nachtwey et de Gilles Peress ; les récits de Laurent Van der Stockt et Luc Delahaye, le travail d'enquête mené à Srebrenica par Tarik Samarah ; le retour sur les lieux de la guerre de Klavdij Sluban en 1999 avec l'écrivain Francois Maspero, et le voyage en Slovénie avec son fils, Marko, l'année dernière, entre impuissance à dire et nostalgie de l'enfance et d'une paix improbable ; la vision de Damir Sagoli et de Ziyah Gafic sur l'étendue des différents conflits à caractère religieux ou ethniques qui bouleversent le monde ; les montages de Patrick Chauvel qui transposent la guerre de Sniper Alley à Paris et, enfin, le récit puissant de Milomir Kovacevic de sa jeunesse à Sarajevo, avant et pendant la guerre et de son arrivée à Paris, entre fantômes du passé et espoirs liés à une nouvelle vie, loin des lieux du drame.

Gravement blessés physiquement, psychologiquement, affectivement par la captivité, les violences de la guerre et par la perte de leurs proches, tous ces photographes ont accepté au nom des liens avec Sarajevo et le Centre André Malraux, de revenir sur cette page de leur histoire et de restituer le vécu d'une expérience qui les a changés à jamais, avec l'espoir, finalement, de pouvoir en parler au passé.

Remerciements :

Nos remerciements le plus sincères à Annie Boulat qui nous a permis de ramener Alexandra Boulat à Sarajevo à travers l'intensité et la sensibilité de ses images ; à Dominique Viger, à l'Agence VII et à Rebecca Alperstein pour leur aide précieuse ; à tous les participants et partenaires de ce projet, Enki Bilal, Massin, agnès b., Christopher Yggre, Jean François Sanz du Fond de Dotation agnès b., Jean François Camp et le laboratoire Dupon, Patrick Bouteloup et le Circad ; au 61 ; aux équipes du Centre André Malraux, de l'Association Paris Sarajevo Europe et de la Galerie National de Bosnie-Herzégovine, à tous un grand merci pour leur efficacité et leur disponibilité.

NOTRE HISTOIRE

Galerie Nationale de Bosnie-Herzégovine / Sarajevo
du 18 décembre au 15 janvier 2010

Alexandra Boulat
Patrick Chauvel
Enrico Dagnino
Luc Delahaye
Ziyah Gafic
Ron Haviv
Milomir Kovacevic
Christopher Morris
James Nachtwey
Emmanuel Ortiz
Gilles Peress
Gérard Rondeau
Damir Šagolj
Tarik Samarah
Klavdij Sluban
Trio
Laurent Van der Stockt



© Alexandra Boulat / VII



© Patrick Chauvel



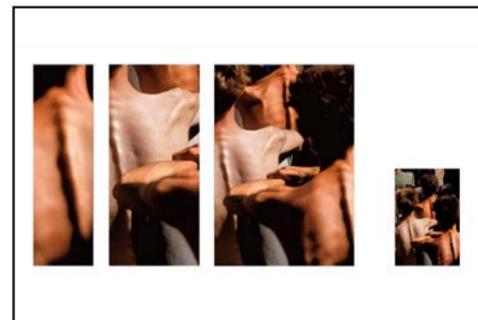
© Enrico Dagnino



© Luc Delahaye



© Ziyah Gafic / VII



© Ron Haviv / VII



© Milomir Kovacevic



© Christopher Morris / VII



© James Nachtwey / VII



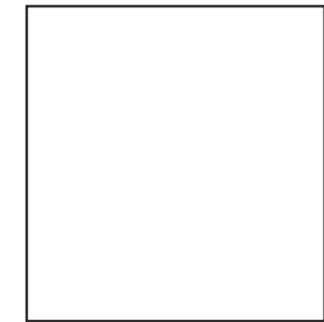
© Emmanuel Ortiz



© Gilles Peress



© Gérard Rondeau / Agence VU



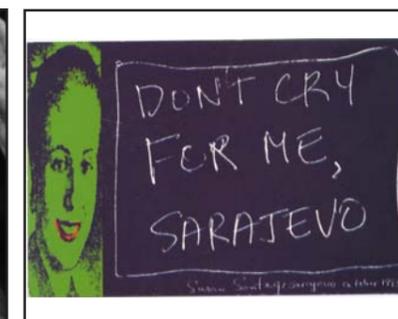
© Damir Sagolj



© Tarik Samarah



© Klavdij Sluban



© Trio



© Laurent van der Stockt / Gamma

NOTRE HISTOIRE

Ils racontent leur Histoire...

Ziyah Gafic / VII

This is series of photographs, on the aftermath of war and violence in the daily life of people living in dominantly Muslim societies. I aim to capture the quiet, the loneliness and the determination of people trying to carry on with their lives after the very fabric of their community, their rituals and their social life has been torn apart.

When the Bosnian war started I was 12: too young to take part, to fight or to take photographs. I was, however, old enough to be targeted and to be part of the Balkan news circus - as an object. Unlike many other Bosnians, my family was fairly lucky. My disabled aunt was burned alive in her house and her remains were never recovered; my grandfather committed suicide after he recognized the same pattern of ethnic hate he had fought fiercely as Tito's partisan in World War 2; one of my cousins was gang raped.

Growing up in besieged Sarajevo and witnessing the war from the point of view of someone to whom the war was actually happening but not being able to take part in it left me deeply frustrated. Photography allowed me to be on the other side of the event. Frustration grew into the determination to document the long and painful aftermath in post-war Bosnia.

While completing this work I realized that there are a number of transitional countries in the world following similar patterns of guerre fraternelles, ethnic violence followed by ethnic cleansing and ultimately – genocide. All that fueled by ancient disputes about property or natural resources. I expanded the project on aftermath to other places locked in a struggle similar to that in my homeland: Palestine/Israel, Kurdistan, Iraq, Ossetia, Chechnya, Lebanon and Afghanistan. Aim was to compare, juxtapose and ultimately to try to understand the circumstances and the political environment that can lead a country to its disintegration and above all to record the consequences for the human condition in these places.

For someone who went through war empathy is essential, and empathy is the main aim of this project.

The countries I decided to photograph have one more important thing in common: they all have a significant Muslim community. In post 9.11th times when these countries are considered the main sources of international terrorism, I as a European Muslim find it obligatory to record the chain of events unfolding in these places and show their fragility: torn apart by ethnic hate, long and exhausting conflicts, polluted with the legacy of colonial rule and Cold War, while very often being regarded as a cradle of our civilization, mysterious and beautiful.

I've been documenting aftermath since 2000. This project includes photographs on; Bosnia: a painful aftermath and identification of the missing persons, Palestine: one of the longest conflicts of 20th century and new separation wall, Iraq: the troubled neighborhood of Sadr City, Kurdistan: at dawn of the coalition invasion, Northern Ossetia: aftermath of Beslan siege, Chechnya: daily life in Grozny, Afghanistan: damaged people, damaged landscape and Lebanon: aftermath of recent Israeli military campaign.

These essays unpretentiously illuminate the pattern of questionable international involvement and focus on the people left behind, struggling to restore some kind of daily order in their damaged environments.

Ron Haviv / VII

Bosnia Broken

More than seventeen years after the first shots were fired in Sarajevo-we still no longer find the dream of the multiethnic society that once made up Bosnia Herzegovina. There is much to say but it simply asks the question was it all in vain?

James Nachtwey / VII

The Yugoslavian federation was created from remnants of the Austro-Hungarian and Ottoman empires in the aftermath of World War I. It united Muslims, Catholics and Orthodox Christians in a new state that was to survive both the Nazi occupation and the forty-year Cold War. Under the rule of Marshal Tito (d.1980) ethnic, religious and linguistic differences were minimized in the name of Yugoslavian nationalism. In the wake of severe economic crisis and the collapse of the Iron Curtain in 1989, the modern ideal of Yugoslavia disintegrated into a maelstrom of warring republics. Ultra-nationalist politicians stirred ancient quarrels to further the goals of ethnic purity and territorial dominion. Serbian leader Slobodan Milosevic and his Croatian counterpart Franjo Tudjman pursued their expansionist ideas with brutal determination.

Even while they were fighting each other in a bloody war of secession in 1991, they turned their attentions to the republic of Bosnia-Herzegovina, plotting to carve it into Serbian and Croatian provinces with the help of vitriolic propaganda and financial corruption, and through the genocidal policy of ethnic cleansing. Caught between these despots and their proxy warlords were the Bosnian Muslims. Despite centuries of intermarriage and peaceful coexistence, they were maligned as 'Turks' and subjected to kidnapping, rape, internment and mass executions.

Emmanuel Ortiz

C'est vrai, cela fait bien longtemps !

Il est très difficile pour moi de parler de Sarajevo, ou de mon travail en général. C'est probablement pour ça que j'ai choisi la photographie pour m'exprimer. Avec le recul, je me remémore cette période comme des marches suicidaires. Des heures à sillonner la ville.

J'habitais chez des gens derrière l'Hôpital Kosevo, la journée devait commencer par la course, la rue était très exposée. Partir au hasard des rues, chercher une image qui ait une signification, qui soit un élément d'explication, un état d'esprit. Ce pouvait être un mur, le regard des gens, la position courbée que provoquent le froid où le poids de cette incroyable situation que représentait ce siège du XXème siècle.

Marcher dans cette ville c'était faire partie de l'Histoire. Pas très enclin à en photographier les protagonistes médiatiques, il m'arrivait de ne pas faire une seule image de la journée. Ce qui était important à mes yeux, c'était d'être là, dans ces rues, ces cafés, illustrer ces gens qui se refusaient à se terroriser, à changer leurs habitudes.

Comme beaucoup de photographes indépendants qui résidaient à Sarajevo ou autres villes assiégées, il fallait économiser du film. S'en procurer, c'était sortir, repartir vers Paris ou ailleurs. Impensable. Sortir, au bon moment, quand ça se calme et aller essayer de placer son travail dans les rédactions. Du porte à porte avec la hargne au ventre pour y retourner. Vite se procurer un stock de film et assez de cash pour tenir.

Arrivé la première fois à Sarajevo, je ne comprenais pas cette ville. La salle de garde de l'Hôpital Kosevo fut ma première approche. Les coupures d'électricité pendant les opérations, le courage de tout le personnel médical, la témérité des anonymes qui apportaient les blessés...

J'ai essayé de donner une image à la présence décalée des Casques Bleus, dans la ville et avec ce regard perdu. Perdus, puisque les bosniaques faisaient si souvent semblant de ne pas les voir. C'est très intéressant de replonger dans les archives photo, on y découvre à chaque fois une histoire particulière à chaque cliché. Une anecdote, un commentaire, un regard. L'urgence de la situation et les impératifs de la presse conditionnent le regard d'un photjournaliste. Se détacher de cette pression ouvre le regard. Prisonnier de ce mot: regard, que l'on demande toujours d'expliquer, alors qu'il est dans les images.

Et toutes ces images que je n'ai pas su prendre !!! Souvenir de ce grand type en treillis noir, bardé d'armes, d'appareils photo et de boue qui passe près de moi et me lance «Ciao colega» alors que je m'endormais à l'entrée d'un Hôpital. Sur le mont Igman, c'était alors le carnage et la presse n'en avait pas l'accès, confinée à voir arriver les corps et les blessés.

On se souvient de drôles de détails parfois...

Souvenir de cette obsession de prendre des photos, les considérant comme des documents, se dire que c'est le temps qui donnera à une photo son importance.

NOTRE HISTOIRE

Ils racontent leur Histoire...

Gérard Rondeau / Agence VU

Savoir qu'une famille, là-bas vous attend, toujours heureuse de vous voir.

Celle des humanitaires, des journalistes et des amis. Celle de la famille de Zlatko Dizdarevic, regroupée, dans l'appartement de sa mère, au 18 de la rue Skerlica ; son frère Miro et sa femme Mirsada sont là aussi, nous avons chacun notre place autour de la table de la cuisine éclairée par une maigre bougie, nos ombres tremblent sur le mur, toujours au même endroit.

Entendre les histoires de Nihad, Nadja, Yasmin et des autres enfants de Sarajevo saisis par les bombes, les témoignages sur les ambulances mitraillées ou les infirmières bosniaques tuées alors qu'elles évacuaient des blessés.

Ecouter un médecin nous projeter ses plans pour son nouveau local destiné à accueillir le centre pour adolescents en difficulté psychologique.

Partager avec Zlatko un petit déjeuner bosniaque et salé accompagné d'un, puis de plusieurs verres de vin blanc de Dalmatie chez le peintre Affan Ramic. Un rituel, pour oublier que la ville est en guerre.

Visiter le médecin palestinien venu s'établir à Sarajevo quelques années avant la guerre. Resté dans le quartier pilonné de Dobrinja, ancien village olympique près de l'aéroport, il est un exemple de résistance dans un immeuble où il ne fait pas bon venir. Ou alors en véhicule blindé, ou avec une bonne dose d'optimisme. Question de chance.

Rester une nuit dans les sous-sols de l'immeuble en ruine d' Oslobodenje, le grand quotidien de Sarajevo situé tout près de la ligne de front, avec des journalistes courageux et discrets : aucun pour nous dire les deux cents mètres à découvert qu'ils doivent parcourir quotidiennement, la plupart à vélo, pour quitter le building.

Aller chercher de l'eau avec Mirjana, de l'autre côté de la Mijina. Là, des dizaines de Sarajeviens attendent pour remplir bidons, seaux ou brocs.

Dîner avec médecins et psychologues bosniaques dans la maison d'une ONG sur les hauteurs, une cinquantaine de bougies sur la longue table, une nappe, et même de la charcuterie. Un réveillon.

Etre saisi d'émoi et vite, passer le balai, lors de l'arrivée un matin d'automne 1994 dans les bureaux de Médecins du Monde situés alors dans les tours Unis. Deux trous nets, au milieu de la grande vitre, avec deux étoiles autour, du verre, partout dans la pièce. L'incident est alarmant.

Accompagner un ami à l'université pour remettre des livres à Anifa Kapdzic, professeur à la faculté des lettres ; voir Anifa pleurer en voyant tant d'ouvrages et nous lire ensuite un émouvant passage de Kundera.

Rendre visite avec Zlatko à son père, enterré au cimetière du Lion, juste derrière le stade olympique. Apercevoir sur les croix de bois les âges de chacun, si nombreux, si jeunes ; marcher dans les allées de neige profonde avec un Zlatko digne et silencieux.

A l'hôpital Kosevo, écouter les chiffres donnés par le Docteur Cerić : 30 % des Sarajeviens ont désormais des problèmes psychologiques.

Suivre le cinéaste Bato Cengić heureux de reprendre la caméra pour filmer son Sarajevo, du marché de Markalé au quartier de Dobrinja.

Marcher, chaque soir, à la tombée de la nuit, dans la Bascarsija, la vieille ville noire et déserte, comme abandonnée.

Rouler très vite aux abords du PTT building et aborder la sniper allée en silence.

Visiter le Centre Duga (Arc-en-ciel), centre de jour animé par une équipe pluridisciplinaire bosniaque sous la responsabilité d'un psychiatre. Un constat étonnant : les grandes capacités vitales de résistance et de défense des adolescents dans les conflits, ainsi que les mécanismes mentaux mis en œuvre pour se protéger.

Parler, parler encore le soir chez Indi autour de quelques bières pour essayer de ne pas entendre le bruit des obus qui résonnent dans la Bazarçia.

Se dire que l'on pourrait facilement détruire les armes lourdes des Serbes, et ainsi mettre fin à ce siège insupportable. Ecouter révoltés les déclarations sans fin d'Akashi qui dit vouloir préserver la paix (!) à tout prix.

Extraire d'une grande valise les bobines de L'Espoir et la grande affiche de Libera me : le cinéma au service des âmes, Malraux et Alain Cavalier ou l'appui à toute forme d'engagement.

Sortir dans un VAB (véhicule avant blindé), pour éviter tout check-point, les centaines de livres à la librairie-galerie française imaginée par Francis Bueb sur le boulevard du Maréchal Tito.

Apporter des médicaments chez des amis de l'AMI mais ne pas oublier l'heure du couvre-feu. Ecouter les derniers chiffres donnés par un volontaire : en ex-Yougoslavie, on dénombre

590 000 réfugiés, et 1,5 millions de déplacés. Au total, 3,5 millions de personnes directement touchées par la guerre, dont 2,7 millions en Bosnie-Herzégovine.

Avoir enfreint l'heure du couvre-feu avec Zlatko et passer la nuit au poste, sur les hauteurs de Sarajevo, après une marche silencieuse et encadrée par quatre policiers.

Eviter la barricade de bus entassés et les tirs de snipers des immeubles du quartier voisin de Grbavica, et retourner à Dobrinja voir le radiologue dans son laboratoire de campagne. Ecouter sa bonne humeur en nous montrant ses premiers clichés qui baignent dans l'évier : les images de tibia transpercé par une balle nous stupéfient. Sarajevo ou l'art de la débrouille.

Laisser Francis en cette fin d'été 94 dans sa librairie du Maréchal Tito, refuge pour de nombreux Sarajeviens. Des échanges en anglais, en bosniaque, des conversations drôles et improbables, des cris de révoltes et d'indignation, des éclats de rire, des mains qui ne veulent plus se lâcher, des moments de résistance et de bonheur, et puis des milliers de livres mis à la disposition de professeurs d'université ou de simples passants.

Un royaume farfelu, grave et fraternel qui deviendra en juillet 1995 le Centre Malraux.

Klavdij Sluban

Bien que photographe, bien que j'aie parcouru le territoire de l'ex-Yougoslavie en guerre pendant un an et demi en 1991 et 1992, je n'ai pas 'couvert' la guerre. Au contraire, j'ai découvert pas à pas l'atrocité de ce qui s'y passait avec l'impuissance de celui qui voit les siens pris dans un tourbillon dévastateur, sans pouvoir rien faire.

L'acte photographique nécessite une mise à distance. De ces voyages cauchemars, je revenais effondré, trop impliqué affectivement pour donner à voir. J'y allais pour essayer de comprendre. Ce que j'avais vu je ne pouvais, je ne savais l'enregistrer. Lorsqu'en 1998, en compagnie de François Maspero, nous sommes retournés en Bosnie, pour une série d'articles pour le journal 'Le Monde', je n'ai pas mieux compris.

Aussi me suis-je trouvé bien embarrassé, puis obligé d'admettre que je ne pourrai répondre que partiellement à la requête de Francis Bueb, de participer à cette exposition. Après trois nuits de recherche des négatifs sur ces années-là, je n'ai trouvé que quelques tirages de lecture. Ma mémoire a soigneusement mis à l'écart cette période. Les déménagements successifs ont fait le reste. Impossible de remettre la main sur ces négatifs.

Impossible de faire passer cette guerre au positif. J'ai vu la guerre et j'ai compris que jamais je ne serai un photographe de guerre.

NOTRE HISTOIRE

Ils racontent leur Histoire...

Enrico Dagnino

C'est la première fois que je reviens à Sarajevo. Au fond, je redoutais un peu ces retrouvailles. Au fond, je sais que je ne retrouverais pas la ville que j'ai connu aux prémices de la guerre, ni celle, si meurtrie mais si résistante, du temps du siège. La dernière fois que je lui ai tourné le dos, c'était en 1996. Les accords de Dayton, imposant une paix imparfaite, étaient signés et les Serbes déterraient leurs morts avant de restituer les quartiers qu'ils tenaient encore aux Bosniaques...

J'ai connu d'autres guerres auparavant, d'autres après. Mais Sarajevo, c'est chez moi. Le vieux en chapeau et cravate gisant à la morgue, ça pouvait être mon grand-père. Et cet homme recueillant l'eau de pluie dans les bassines posées au pied de sa barre d'immeuble avec son fils, mon cousin. La musique des bars, tard la nuit, m'était toujours familière.

Les jours de « chance », on débarquait par les airs, grâce à un pont aérien, mis en place par les Nations Unies. Les journalistes n'étaient pas prioritaires sur la liste des passagers, l'atterrissage dépendant du bon vouloir de l'artillerie serbe, et une fois sur le tarmac sans voiture, restaient vingt kilomètres à parcourir pour rejoindre la ville.

La route était l'alternative. Ça offrait l'avantage de pouvoir emporter des vivres, de la logistique, de quoi tenir le siège... Il ne restait qu'à traverser les lignes de front, soudoyer les gardiens de check point à coups de rasades de whisky et de paquets de cigarettes, déjouer les bandits de grand chemin qui pullulaient sur les routes... Puis on espérait le brouillard ou un jour de clémence pour descendre cette piste sinueuse et glissante du mont Igman exposée aux tirs des batteries anti-aériennes serbes. C'est ainsi qu'un matin, Christopher Morris et moi-même avons remonté fièrement tout Sniper Alley à bord du pick-up blindé de Time Magazine acheminé par avion jusqu'à Francfort et par nos soins depuis Zagreb.

Il était bourré jusqu'au toit de vivres, de matériel photographique, de quoi tenir un siège... Pearl Jam et Jimmi Hendrix à fond dans l'habitacle. Pendant des années, à son bord, nous avons arpenté la ville du matin au soir, témoins de tant d'atrocité, reliés les uns aux autres par talkie-walkie ou par scanner. Courir après les arrivées de mortier, photographier des funérailles, monter au front avec les combattants... Je n'ai pas en mémoire de jours calmes.

Quand je repense à Sarajevo, un tourbillon d'images, d'odeurs, de sons et de sensations, assaillit mon crâne... Le bruit d'un briquet qui résonne dans les escaliers sombres de la tour de l'hôtel Holiday Inn. Les tirs incessants d'un sniper sur un panneau de signalisation se mariant, un soir, à la musique du pianiste. Des fêtes sauvages dans des chambres aux vitres éclatées et à la moquette poussiéreuse. Le froid glacial. La fin des arbres, finis en bille pour se chauffer. La fumée du cigare des joueurs de poker de la presse française perdue dans l'air humide de la grande salle à manger.. Les soirées caviar – merci aux casques bleus ukrainiens qui le trafiquait sous le manteau - du vendredi soir... Le chou blanc de tous les autres jours.

Je revois le regard de cet homme grand et pâle, devenu mon ami, qui tenait les registres de la morgue et me parlait avec ses yeux. Des cadavres empilés par terre. Le corps d'une femme nue, une fleur à la main, sous une bâche de plastic. La tête d'un petit enfant restée entre les mains de son grand-père qui voulait juste lui donner un ultime baiser. Une marre de sang autour d'une luge sur la neige... et les six petits cadavres qu'elle transportait alignés sur des brancards. Cette photo-là avait fait les gros titres et poussé l'O.N.U à contraindre les Serbes de reculer leur artillerie, quelque temps, de quelques kilomètres. Les nuits sous l'escalier, entre voisins, dans ce petit immeuble où l'on me prêtait une chambre, à fumer des clopes en attendant que cesse les bombardements. Une mère qui gardait la pelure des pommes pour en faire de la tisane. Pour moi, le luxe d'un cigare. Les roses sauvages qu'on allait cueillir sur Sniper Alley pour les offrir aux filles. Un jeu débile - « Ima Boga ? », « est ce que dieu existe » - qui consistait à se risquer dans les coins dangereux. Un lac de sang après un carnage devant la boulangerie.

Le bulletin quotidien de la BBC parlerait-il ou non de Sarajevo aujourd'hui ? Les rues interdites par les Snipers. Le sinistre ballet de leurs traçantes à la tombée de la nuit. La file de journalistes patientant devant les « cabines » à téléphones satellitaires du PTT Building pour dicter leurs papiers, ou juste entendre le son de la voix lointaine d'un proche laissé à sans date de retour. Le portable n'existait pas, les satellites pesaient des tonnes et coûtaient des fortunes, il fallait se débrouiller pour envoyer les films à Paris ou New York avec des passagers. Se laver avec un verre d'eau gelée. On oublie... Presque chaque fois que je me plonge dans un bain chaud, encore aujourd'hui, je pense à Sarajevo.

NOTRE HISTOIRE

Ils racontent leur Histoire...

Milomir Kovacevic

«Souvenir de Sarajevo» par François Maspero
C'est l'histoire d'un pays, d'une ville, de ses habitants, d'un homme. Le pays n'existe plus : c'était la Yougoslavie. La ville a été blessée à jamais : c'était Sarajevo. Ses habitants, en grande partie, ne sont plus les mêmes : certains tués, d'autres partis. L'homme est vivant, mais blessé, lui aussi, pour la vie. Il se souvient, et ces photos sont comme des cicatrices indélébiles de ce souvenir. Aussi indélébiles que celle de la balle qui l'a frappé au menton, un jour comme les autres, parmi les 1395 jours qu'a duré le siège.

« J'ai toujours vécu dans la photo. » Milomir Kova evi est né, a grandi, a appris son métier et s'est passionné pour lui dans la Fédération Yougoslave. Tout n'y était pas parfait, le socialisme affiché n'avait peut-être pas toutes les riantes couleurs dont on le parait, le chef de l'Etat toutes les vertus, les peuples divers tous les sentiments fraternels proclamés sur les affiches. Mais enfin on y vivait, on avait ses amis à Belgrade, à Zagreb ou à Ljubljana, on pouvait être croate à Skopje et serbe à Sarajevo. On s'y projetait dans l'avenir. Milomir Kova evi travaillait pour la presse de Sarajevo. Les pionniers qu'il a photographiés souriaient comme il avait souri quand il était lui-même pionnier. Ici, il n'y a plus de pionnier, il n'y a que des enfants dont le jouet est une kalachnikov en plastique et qui rêvent d'en avoir une vraie. Du chef de l'Etat il ne reste que des portraits déchirés, abandonnés, rejetés. Et de la fraternité des peuples ... Voilà donc des photos qui n'ont pas été prises de l'extérieur par un photographe de passage, si bien intentionnée, si concerné soit-il, mais de l'intérieur du drame. « Ces photos m'ont permis de survivre », dit leur auteur. Mille bobines : il fallait se les procurer, il fallait avoir de quoi les tirer (aller chercher l'eau très loin, au petit matin, à l'heure du brouillard protecteur), il fallait les exposer, à la lumière des bougies, il fallait que le public prenne le risque de traverser les rues sous la menace des snipers pour venir aux cinq expositions qui ont eu lieu pendant le siège. Il fallait montrer, à soi-même, aux autres, au monde, que l'on restait capable d'œuvrer, et solidairement.

Autobiographie, chronique d'un peuple. Sur ces photos, des amis aux figures familières. Et les morts, parfois, le photographe venait tout juste de leur parler, de leur sourire. Dix mètres, et ç'aurait aussi pu être lui. Dans les immenses cimetières qui se sont peu à peu composés, il y a, quelque part, son père.

Banalité, au fil des mois, du massacre. « J'ai presque arrêté de photographier les morts. » Dérision : des mannequins de vitrines, déchiquetés, représentent cette négation de l'humain à quoi voulait parvenir les massacreurs.

Face à cette négation, il reste cela : un être humain, des êtres humains, ont tenu. Parmi eux, un photographe a fait ce qu'il savait faire : des photos. Au cœur du désastre, il a lutté, chaque heure, pour sauvegarder une distance qui permette encore de penser, de réfléchir, de continuer de vivre au milieu des autres. De partager avec eux, comme on partage un morceau de pain.

Laurent van der Stockt / Gamma

Sarajevo :

“(...) Avant que le pont aérien ne soit établi, il fallait entrer à Sarajevo par la route, traverser les barrages, passer par “Sniper Alley”, en apportant une voiture de l'extérieur. Arriver de Venise, de Vienne ou de Paris, où tout allait bien, soudainement entrer dans un enfer entretenu par quelques milliers d'hommes que le reste du monde était incapable de maîtriser, c'était expérimenter physiquement ce qu'il y avait de dramatique et d'obscène à la situation, son évidente proximité avec nous, un amer mélange, de honte, de colère, d'impuissance (...)”

Centre André Malraux
Rencontres Européennes du livre de Sarajevo
Mula Mustafe Bašeskije 8, 71000 Sarajevo
tel/fax: (387 33) 471 975 / 206 889/ 668 605
malraux@bih.net.ba

Association
Paris-Sarajevo-Europe (loi 1901)
26, Rue de Saintonge, 75003 Paris.
Tel: 33 (0)1 48 87 21 61 Fax: 33 (0)1 48 87 21 17
psarajevo@wanadoo.fr

Président Jorge Semprun
Vice-président François Crémieux
Jean-Marie Laclavetine

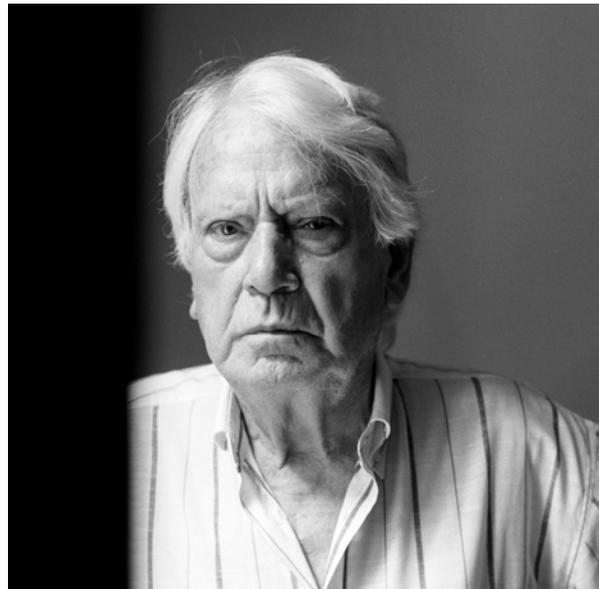
Directeur Francis Bueb

Directeurs adjoints Ziba Galijasevic
Nicolas Moll

et Sophie Desannaux
Ajla Karic
Visnja Mijatovic
Dzevad Osmanovic
Azra Pita
Emir Scehic
Meida Vojic
Jasenka Sijercic
Merdzana Iglica
Almedina Milanovic
Almira Drino
Nihad Hasanovic

Nous remercions aussi Florence Malraux, Daphné Guinnes, Julie Biro, Chris Marker, la librairie Comme un Roman.

© Gérard Rondeau



Jorge Semprun

écrivain, scénariste.

Il fut ministre de la culture espagnol dans le gouvernement de Felipe Gonzalez de 1988 à 1991. Membre de l'Académie Goncourt depuis 1996. Il est l'auteur de nombreux ouvrages traduits dans le monde entier et couronnés par les prix littéraires les plus prestigieux. Jorge Semprun est président de l'association Paris-Sarajevo-Europe et du Centre André Malraux.

Sarajevo : Comment devant cette rage plaidera la beauté ?

Une des nombreuses raisons pour lesquelles on raconte des histoires est de tenter d'arrêter la vie un instant, de la tenir, de la figer et de la représenter telle qu'elle sera vue dans les miroirs des années futures, et que des inconnus iront peut-être alors voir dans les mots et y trouveront une beauté ou une tendresse, voire une violence ou un chagrin, de sorte que la vie retrouvera une fois de plus son élan — la vie rendue à la vie — dans cette chose insondable, le cœur humain. C'est là bien sûr un immense objectif, tout comme le cœur humain est un immense mystère, et ce n'est que de temps en temps que la vie est rendue à la vie, que le monde défie sa propre logique : appelons ça, un bref moment, Sarajevo.

Récemment, je me suis rendu pour la première fois dans la capitale de la Bosnie-Herzégovine. Cela faisait longtemps que je désirais m'y rendre, car j'avais souvent rencontré la ville dans les œuvres de quelques-uns de mes artistes préférés, dont Danilo Kis, Aleksandar Hemon et le réalisateur Emir Kusturica. Je l'avais également rencontrée, comme nous tous, dans l'histoire de la guerre. La ville contenait pour moi une idée de tristesse et de guérison.

Un après-midi, j'étais assis dans le Centre culturel André Malraux, au cœur même de la ville. Je bavardais avec le directeur du Centre, Francis Bueb, qui était venu de France pendant le siège, en 1994 et n'était jamais reparti. Il y avait une photographie tout au fond du bureau de Bueb. C'est sans doute possible une des plus terribles et des plus belles photographies que j'ai vues depuis que je sais voir. Une jeune fille est étendue dans une rue de Sarajevo, blessée, du sang sur sa robe blanche. Ses cheveux sont sombres et emmêlés. Elle regarde l'objectif, une tristesse incalculable — incalculable.

Derrière elle, tué par un sniper, est étendu son père, mort. Devant elle, un petit chien, évidemment aimé, également mort, une balle dans le cœur. La jeune fille est vivante, blessée, mais vivante. Le sniper la veut vivante afin de pouvoir tuer ceux qui viendront à son secours. Dans la profondeur de la photographie, dans une rue qui n'est pas l'allée des snipers — se tient un homme qui regarde. La photographie est horrible dans son intensité et la plupart de ceux qui la regardent, moi y compris, doivent la retourner parce que nous ne pouvons pas en supporter le poids. C'est donc ce que j'ai fait. Je l'ai retournée, comme si j'avais pu oublier.

Et pourtant elle est d'une beauté suprême, cette photographie. Elle est belle parce qu'elle est inoubliable. Elle est belle parce que la jeune fille plaide avec passion. Pourquoi ? Elle est belle parce que la jeune fille a connu des beautés plus profondes. Elle est belle parce qu'elle regarde dans la profondeur de l'œil de la caméra et qu'elle nous demande — au sniper, ou politique, à l'amant, au poivrot, au poète, au caméraman, au serveur, au vendeur de fruit, au journaliste, à Francis Bueb lui-même — elle nous demande d'oublier un peu qui nous sommes, de regarder cet instant et de le placer dans les cavités les plus profondes de notre être.

Elle fait de nous des témoins. Et sans témoins il n'y a rien. Sans témoins il n'y a même pas de péché. Elle devient, en son centre le plus profond, une artiste de notre temps.

La photographie se trouve, dans un cadre noir, dans une arrière-salle du Centre, où, dehors, Sarajevo glisse vers le XXI^e siècle, devant la place du marché, avant de grimper Mula Mustafe Baseskije, au-dessus des mosquées et des spires, jusque dans les collines et dans les pays d'ailleurs.

Et pourtant, peu importe à quelle distance nous sommes, la photographie reste entre nos mains comme pour nous rappeler que nous sommes ceux qui regardons et que même lorsque nous la retournons nous ne pouvons pas oublier.

Je sais très bien comme cela peut devenir lassant — étant venu d'Irlande et vivant à présent à New York — d'entendre ces histoires de guerre, comme si les histoires de Sarajevo ne peuvent être que des histoires de guerre. Mais si nous ne pouvons pas les raconter, nous ne pourrions pas les empêcher. Et si nous ne pouvons pas les empêcher, jamais nous ne saurons ce qui se passe ensuite. Le petit peu de beauté du ensuite dans ce cas particulier est que la femme a été sauvée, et que le photographe, Luc Delahaye, a réussi ensuite à la faire entrer dans un hôpital, et plus tard à la faire évacuer à Paris grâce au pont aérien militaire, et Sarajevo, toujours en équilibre, tout au bord de l'abîme, est un lieu où l'on peut marcher aujourd'hui, avec l'espoir que la photographie ne se répétera pas.

J'ai eu droit à quatre jours à Sarajevo. C'est peu. J'ai entendu le adhan auquel appelait le muezzin. Les cloches des églises. Le vent dans l'herbe du vieux cimetière juif. Les chansons tard le soir. J'ai tourné encore et encore à chaque coin de rues. J'ai ri et j'ai bu, et j'ai mangé des cevapi, et j'ai traîné dans les cafés, et j'ai suivi les berges de la rivière, et j'ai apprécié l'incroyable hospitalité des gens. Il faut dire que c'était un merveilleux moment, que je n'oublierai pas.

Mais j'aimerais mettre un peu plus de sable dans les engrenages de la mémoire. Pendant mon séjour (alors que je parlais avec beaucoup d'autres personnes au Centre culturel André Malraux), un festival gay se déroulait dans une autre partie de la ville.

Des manifestations ont été organisées par des fascistes de droite ainsi que par des fundamentalistes musulmans. Les participants au festival ont été intimidés. Ils ont été menacés. On les a suivis chez eux. On les a tabassés. Un jeune Danois a été poignardé. Le festival gay a dû fermer et les organisateurs ont été chassés de la ville. Imaginez. Mais imaginez donc. À Sarajevo. Une fois de plus. Les extrémistes ont gagné. On leur a permis de gagner. La police a regardé sans rien faire. Un frisson a couru sur la rivière Miljacka.

Mais j'aimerais jeter encore une poignée de sable, petite mais importante — les extrémistes n'ont pas tout à fait gagné, non, pas tout à fait. Le même soir, Francis Bueb s'est levé, à son propre festival de l'autre côté de la ville, et il nous a raconté ce qui s'était passé. Il nous a implorés de ne pas garder le silence. Il a pris toute cette tristesse et l'a transformée en rage et en beauté. Il a eu le courage de se faire témoin, comme il le fait maintenant depuis quinze ans. Voilà ce que font Francis Bueb et le Centre André Malraux — ils tentent de donner une réponse, si petite soit-elle, à la vieille question shakespearienne : Comment devant cette rage plaidera la beauté ? Il s'est levé là-bas — comme tous les artistes doivent le faire — et a dit qu'il ne leur permettrait pas de gagner. Sans doute la plus grosse poignée de sable était que le Centre André Malraux était plongé dans une profonde crise financière, et on a même dit qu'il devrait peut-être fermer ses portes : les jours suivants, il a eu droit à un sursis, parce que d'autres personnes courageuses sont venues et se sont rendu compte que les histoires doivent continuer. Les histoires doivent toujours continuer. Mais imaginez ce que serait Sarajevo sans le Centre, ou sans la photographie, ou sans l'histoire elle-même. L'idée de ne pas pouvoir témoigner est presque insupportable. Quelle direction prend une route sans témoins ?

Sarajevo, Sarajevo, un artiste de notre temps. Je voudrais donc une fois de plus en faire une photographie pour vous. Il y a un chien par terre. Le chien a été tué d'une balle. Il est dans les bras d'une femme. Un homme est mort derrière elle. Un autre homme regarde. Nous regardons tous. Nous devons entrer dans cette photographie et en faire sortir cette jeune fille. Il le faut.

JUAN GOYTISOLO

En juin 1993, quand je m'apprêtais à voyager pour la première fois à Sarajevo, convaincu pas Susan Sontag du besoin de porter témoignage sur la brutalité du siège de la ville par les extrémistes serbes, j'ai reçu la visite de Francis Bueb. Il m'apportait un gilet pare-balles dans le cas où celui qui m'avait procuré le journal *El País* ne me suffisait pas. Francis essayait alors de mobiliser l'opinion publique française en faveur de la cause bosniaque en tant que responsable du programme d'activités culturelles de la FNAC. À mon retour, il a publié mon récit, *Cahier de Sarajevo*, aux éditions de la Nuée Bleue et on a participé ensemble à plusieurs marches et manifestations dans les rues de Paris avec une poignée d'intellectuels, indignés comme nous par le silence complice de l'Europe devant la tragédie qui avait lieu à l'intérieur même de ses frontières. Plus tard, en Août 1995, pendant les dernières semaines du siège, c'est lui qui m'a reçu à mon arrivée à la ville dans un blindé de la Forpronu. Francis s'était déjà installé là-bas et il déployait toute son énergie pour favoriser le retour aux valeurs de liberté, diversité et tolérance qui caractérisaient Sarajevo depuis des siècles. La création du Centre André Malraux a été le point de départ d'une riche activité culturelle qui n'a pas cessée depuis quinze ans : colloques, expositions, conférences, festivals de théâtre et de cinéma.

Avec peu de moyens mais avec une volonté qui ne connaît pas le découragement, Francis Bueb a rétabli le contact entre la ville et la grande culture Européenne et il lutte contre vent et marée en face du sectarisme et du repli identitaire qui nous menacent. Sa leçon de fidélité à ses principes et son engagement intellectuel et moral mérite le soutien de tous les esprits libres. Bravo, Francis!

JEAN-MARIE LA CLAVETINE

Les photographes sont venus nombreux à Sarajevo. Ils ont permis au monde non seulement de voir, mais d'entendre le silence qui ensevelissait la ville, déchiré de temps à autre par le vacarme d'un obus, la détonation sèche d'un tir de sniper, ou le grincement des carrioles et des caddies qui transportaient l'eau. Ce que l'on voit sur tous ces clichés, c'est une ville vide. Sur les chaussées encombrées de gravats, très peu de voitures, hormis quelques véhicules blindés de la FORPRONU ou de rares automobiles qui foncent en zigzag sur Sniper's Alley. Ce silence, on le sent physiquement dans les photos de Gérard Rondeau, Laurent Van den Stockt, Milomir Kovacevic et de tant d'autres : c'est un silence de tombeau. Sarajevo, la capitale de la Bosnie-Herzégovine est restée près de quatre ans prise dans l'étau des collines tenues par les nationalistes serbes, murailles vertes qui bouchaient la perspective de toutes les rues transversales et d'où pleuvait la mort. Dans nos pays civilisés, nous pouvions entendre à la radio, voir à la télévision des reportages sur le siège, mais seules les photographies ont permis de comprendre vraiment la glaciation funèbre dans laquelle nous laissions se figer une ville et un peuple.

L'homme maigre que nous voyons courir dans le paysage apocalyptique d'une rue bombardée, un bidon d'eau à la main, restera à jamais immobilisé dans sa course, en suspens à quelques centimètres du sol. L'Europe voulait cela : que plus rien ne bouge. L'Europe voulait la paix. A défaut de celle des braves, elle a eu celle des cimetières.

Voilà pourquoi, après quinze ans de l'étrange paix imposée par Dayton, il était important d'exposer à Sarajevo les traces de cette histoire – de notre histoire. Les photographies sont aussi des preuves.

Elles n'accusent pas, elles montrent ; et en montrant, elles font vivre.

Le Gardien du phare

Sarajevo n'est plus sous les bombes. Elle a crépi d'un joli fond de teint les vilaines cicatrices de l'acné qui trouait ses façades ; de grands immeubles poussent désormais dans l'avenue des Snipers ; le tunnel sous l'aéroport n'est plus gardé que par une vieille femme en fichu et le général qui sauva la ville, reconverti en éducateur pour enfants traumatisés, fait le poirier sur une ligne de front où ne sifflent plus que les merles. Les tranchées sont envahies d'herbes folles et les cimetières embaument sous les rosiers en fleurs. On entend à nouveau ensemble l'appel des cloches et celui du muezzin... La synagogue a été restaurée et ses trésors sauvés. Alors on se demande : mais qu'est-ce qu'il fiche encore là-bas, ce Francis Bueb, dans son petit centre André-Malraux avec ses Malroses, nouvelles Minerves belles et courageuses, héroïnes, filles de héros ? Avec ses bouquins, ses disques, ses films ? Il leur apprend le français ? Il s'occupe des gosses ? Et ses rencontres européennes du livre, où des écrivains de tous les continents viennent et sont venus encore pour la huitième année du bout du monde couper les cheveux en quatre ? Ecouter des concerts et des poèmes dans la grande bibliothèque en ruines, squelette de Jumièges dans des décors de Cordoue, dont tous les livres ont brûlé... Mais qu'est-ce qu'ils ont besoin de savoir le français à Sarajevo ? Qu'est-ce qu'ils ont besoin que des intellectuels musulmans viennent leur déminer les textes coraniques ? Des Irlandais ? Des Italiens ? Des Chinois ? Des Argentins ? Des Texans et des New-yorkais ? Qui discutent, s'écoutent et tentent de se comprendre, en exténuant un carré de traductrices dans leur cage de verre... Ils sont venus pour entendre des mots qu'on ne dit nulle part ailleurs et rencontrer des gens qu'on ne réunit nulle part ailleurs. Inventer quelque chose, chercher, on ne sait pas quoi, comment le saurait-on ?

Prendre un bain d'intelligence et d'amitié avec les habitants de cette ville meurtrie si profondément attachés à cette espèce de fou qui a su les comprendre en leur apportant, aux pires moments du siège, une assistance culturelle aussi nécessaire à leur survie que les confitures et les couvertures. Construire un phare dans la tempête et allumer tout en haut la lanterne de l'espoir. A ce moment-là, Francis Bueb était l'honneur de la France. Il l'est toujours. Nombreux sont ceux qui viennent entretenir la lumière aux confins de l'Europe, mais nombreux aussi hélas ! ceux qui leur préféreraient les ténèbres de l'obscurantisme... On n'éteint pas les phares sous prétexte qu'il fait beau, et quand la prochaine tempête menacera, on aura l'air malin d'avoir abandonné l'espoir que Francis Bueb maintient contre vents et marées. A Sarajevo, le calme n'est jamais qu'apparent.

PETER SCHNEIDER

Berlin, le 4 novembre 2005

Traduit par Martina Wachendorff

J'ignore combien de fois je suis allé au Centre Malraux de Sarajevo : je suis sans doute un de ses plus anciens visiteurs, un de ceux qui y ont passé le plus de temps. Je sais seulement que ces visites, et cette ville, où je me suis rendu pour la première fois en pleine guerre, ont changé ma vie et ma façon de penser. Si l'enseignement, très populaire et apparemment définitif, que nous avons tiré du passé de l'Allemagne peut se résumer en une phrase : « Plus jamais la guerre ! », j'ai compris à Sarajevo que cet enseignement était incomplet. Il aurait fallu dire : « Plus jamais d'agression, plus jamais d'attaque par surprise, plus jamais de déplacements et de purification ethniques ! » Un tel enseignement a toutefois des conséquences tout autres que le premier. Car lorsque l'agresseur ne se laisse arrêter par aucun procédé diplomatique, le monde civilisé se doit de lui opposer la force. La première fois que j'ai écrit cela dans un journal allemand, on m'a immédiatement traité de belliciste. D'ailleurs, le simple fait d'aller à Sarajevo suffisait à me rendre suspect.

Il n'y avait qu'un seul correspondant allemand dans toute la ville. La plupart des autres journalistes étaient à Zagreb, d'où, en toute sécurité, il envoyaient aux journaux allemands leurs « articles de correspondants de guerre ». La perception des exactions à Sarajevo répondait d'ailleurs davantage aux besoins des Allemands qu'elle ne correspondait aux réalités de la ville : on voulait à tout prix rester innocent, et on ne le resterait que si, peu importe ce qui se passait, on ne prenait parti sous aucun prétexte. Pour maintenir cette fiction d'un regard innocent, il fallait toutefois se livrer à quelques opérations terminologiques.

Les crimes ethniques en Bosnie ont été qualifiés de « guerre civile », on a fait des coupables des victimes, et des victimes des coupables ; on m'expliquait avec un ton de donneur de leçons que la guerre devait « s'épuiser d'elle-même dans le sang ». A cela, on ajoutera seulement que nos voisins européens ne se sont guère mieux comportés que les innocents allemands. Il a fallu attendre l'arrivée au pouvoir de la coalition socio-démocrates - verts pour abandonner cette fausse innocence. C'était en 1998. Mais au cours des longues années précédentes, des années de confusion et de corruption morales, il était bon, et même vital, d'avoir à Sarajevo des amis comme Francis Bueb, qui avaient décidé de vivre dans la vérité, et donc dans le danger.

L'ouverture du Centre Malraux, sa décision de partager le sort terrible des citoyens de Sarajevo et de le faire connaître au monde entier ont fait date. Lorsqu'on se souviendra un jour, avec l'intransigeance qui s'impose, de la défaillance de l'Europe qui a rendu possible le massacre de Srebrenica, on sera heureux de voir qu'il y a eu aussi des exemples de courage civique et d'intégrité morale et le Centre Malraux de Sarajevo en est un.

BERNARD-HENRI LEVY

Le Point du 1er décembre 2005

Hommage au Centre André Malraux de Sarajevo

Retour à Paris. Et là, au Centre Pompidou, aux côtés de Florence Malraux, Edgar Morin, Nicole du Roy, Jean Hatzfeld, Olivier Rolin, tant d'autres, aux côtés des anciens de la petite famille que constitua naguère le Parti bosniaque en France, rendre hommage à cette aventure extraordinaire que fut la création, en pleine guerre, du Centre André Malraux de Sarajevo.

Car Francis Bueb, son fondateur et directeur depuis dix, a accompli là trois gestes qui, vue le présent malaise dans la civilisation européenne, me semblent éminemment mémorables.

Le premier, c'est d'être resté à Sarajevo. Pas seulement venu, non : ça, venir, témoigner, partager, pendant quelques jours, quelques semaines ou quelques mois, la vie des Sarajéviens bombardés, nous sommes nombreux, en ces années, à l'avoir fait. Mais rester, s'installer, vivre la vie, non seulement des assiégés, mais, ensuite, dans la durée, des survivants du siège : ça, il est, avec Suzanne Prahel, la jeune Allemande fondatrice du Kid's Festival de Sarajevo, le seul à s'y être obligé. Pour quelqu'un comme moi, pour les incorrigibles romantiques qui doivent à la vérité d'admettre qu'ils trouvaient Sarajevo, non certes plus aimable, mais plus digne de souci dans la tragédie et sous les bombes que dans la grisaille du temps de «paix» où elle est entrée depuis Dayton, il y a dans cet entêtement une leçon de fidélité admirable. Combien de fois suis-je revenu dans cette ville aimée parce que, lui, Bueb, au cours de l'une de ces conversations téléphoniques quasi hallucinées dont il a le secret, me rappelait à l'ordre de la triste réalité que, requis par d'autres urgences, je préférais ne pas voir : «Non, non, tu n'as pas compris - contrairement à ce que vous pensez tous, la guerre, ici, n'est pas finie»

Le deuxième c'est d'avoir, en bon Européen, commencé par la culture. Il y avait, dans les sombres temps que furent les années 1992-1995, deux façons de s'insurger contre la honteuse politique de nos pays. Il y avait la ligne «militaire» de ceux qui parcouraient le monde pour convaincre les opinions, soit de frapper les massacreurs, soit d'armer les futurs massacrés. Et il y avait la ligne «culturelle» de ceux qui, se souvenant que le premier geste des fascismes a toujours été de brûler les livres et que le premier geste de ce fascisme-ci fut, justement, de bombarder la bibliothèque multiculturelle de la ville, concluaient que le premier geste de résistance était, ne pouvait qu'être, un geste de résistance intellectuelle. Les deux, bien sûr, n'étaient pas incompatibles. Et j'ai moi-même tourné «Bosna!» pour dire qu'il fallait à la fois, dans le même mouvement, armer les âmes et sauver les corps. Mais s'il en est un qui a pris l'exigence au pied de la lettre, s'il en est un qui a vécu, jusqu'au vertige, ce lieu si éminemment malrucien entre littérature et art de la guerre, c'est lui, Francis Bueb, au moment où, de jeune éditeur français qui'il était, il est devenu une sorte de contrebandier, puis de gardien de livres à destination d'une ville soeur assiégée. Un témoignage, parmi d'autres ; longtemps, mon premier mouvement, quand j'arrivais à Sarajevo, fut d'aller me recueillir sur les cendres de la grande bibliothèque incendiée ; dans la dernière année de la guerre, à partir du moment où est arrivé cet étrange passeur, cet homme-livres, j'ai pris l'habitude d'aller d'abord au centre qu'il venait de créer - humble et fier substitut, défi aux autodafés.

Et puis Bueb a fait un troisième geste qui, pour l'écrivain que je suis, n'est pas non plus sans importance - et ce troisième geste, c'est l'introduction, puis l'installation, du signifiant Malraux à Sarajevo. Car que savons-nous, après tout, de ce qu'aurait dit et fait l'auteur de «La condition humaine» ? Cet homme de la génération de 1914, ce néonationaliste guéri par le gaullisme de son cosmopolitisme de l'époque de la guerre d'Espagne, cet écrivain qui légua tout de même l'un de ses manuscrits à la bibliothèque de Belgrade, est-il évident qu'il aurait pris parti pour la Bosnie ? Personnellement, je crois que oui. Il avait toujours le bon réflexe et je crois qu'il aurait, là encore, eu finalement le bon réflexe. Mais nous ne sommes sûrs de rien. Baptiser un centre culturel en Afghanistan du nom de Joseph Kessel, cela irait de soi - baptiser «André-Malraux» le même centre en Bosnie-Herzégovine, cela relève du pari. Et je trouve que, dans ce pari, dans cette façon de se faire le souffleur d'un mort immense, dans cette volonté de doter un écrivain vénéré d'une jeunesse ultime et posthume, il y a quelque chose d'un peu fou mais de très beau. C'est comme si Barrès donnait son nom, à cause de sa proximité de jeunesse avec Léon Blum, à une institution humaniste. Ou comme si l'on prêtait à Drieu une vieille sœur surréaliste. Ou comme si l'on donnait un sens, tout son sens, au mot fameux de Berl sur ces morts - Drieu ? Malraux ? - qui sont aussi vivants morts que vivants car ils continuent de bouger, débattre, se débattre, dans les apories du temps qui leur scède. Pour faire cela, pour associer ainsi, en esprit, les deux noms bénis de Malraux et qui, bientôt, ne douteront plus de leur lumineuse et con-substantielle unité, il a fallu, là encore, un mélange rare de générosité, d'audace et de probité.

JEAN-MICHEL FRODON

Article Le Monde

Un petit peu de Lumières

C'était mon travail d'être là, ce mois de février 1996, et c'était bien sûr un peu plus, juste après la fin du siège de Sarajevo ou je n'étais pas venu durant la guerre. Parce que je n'avais pas su ce que je serais venu y faire. Mais quand même. Il y avait forcément de l'émotion, et toutes les déchirures de la ville encore. Et, pas prévue, à l'aéroport, entre sacs de sable et fleuves de boue, entre militaires et militaires, cette présence oblique et blême, avec laquelle la cigarette fait un angle qui accentue le côté penché, présence civile inexorablement malgré la parka vert olive. On se dit : tiens un personnage, une silhouette comme les événements exceptionnels tels que ceux qui se sont déroulés ici depuis quatre ans en découpent forcément, dans le carton du romantisme, ou de l'idéologie, ou de quelque scénario personnel plus ou moins singulier. Plus tard, pas beaucoup plus tard parce qu'on s'y retrouvait vite avant de comprendre qu'on s'y retrouverait souvent, il y aura cet appartement avec le balcon sur le marché Markale, qu'on a vu à la télé, ruisselant de sang et de cris ; c'est presque trop logique que cet appartement-là soit avec vue ce lieu-là.

Ce qui n'est pas du tout logique, pas compréhensible, d'abord, c'est ce à travers quoi on a marché - pas loin, quelques mètres - pour atteindre ce balcon. Les piles de livres qui s'amoncellent devant les piles de livres. Et les Fnac, bon, il a cambriolé la Fnac apparemment avant de se sauver à Sarajevo, drôle d'idée quand même. Mais non. Parce que cet assemblage ne ressemble pas aux ryaons d'un grand magasin. Plus tard, quand on aura le temps, on verra que ce chargement s'amoncelle à l'improbable croisement d'une nécessité de Robinson receillant tout ce que la mer des indifférences lui abandonne et d'une idée. Une idée de quoi ?

Heu, c'est toujours embêtant, les grands mots, mais... une idée de la France et une idée de la culture qui se rencontreraient pour faire une idée active de la démocratie. Un truc à la façon des Conventionnels ou des Constituants, de ces colots d'Herbois et autres Camille Desmoulins. Oui, Malraux. Sur le moment on n'a pas le temps, il y a du monde, des jeunes filles, des soldats, un chanteur célèbre à l'indubitable antimilitarisme en grande conversation avec un colonel, il s'agit d'aller chanter là où rien n'arrive. La paix est alors à Sarajevo plus qu'ailleurs. En hélicoptère kaki, oui oui. Il y a des Bosniaques qui parlent admirablement français, les braves gens !, et d'autres franchement mal, ou pas du tout. Il y en a qui sont là pour apprendre, et les autres aussi mais pas la même chose. Pour apprendre aux autres, pour apprendre des autres. Pour faire circuler quelques idées. C'est le Centre André Malraux à Sarajevo. On ne sait pas encore qu'il s'y accomplit d'étranges et beaux et dérisoires miracles.

Il y a, au milieu du foutoir plusieurs fois pluriel, caravansérail polyglotte, multiethnique comme d'évidence, il y a Francis Bueb donc, qui fume et parle dans un ou deux téléphones et appelle toujours Ziba et s'occupe de trop de sujets et essaie de faire suivre concrètement deux ou trois choses essentielles. Des choses assez simples quoiqu'un peu abstraites, dont on est très sûr d'y accorder une grande importance, simplement d'habitude on n'a pas trop de temps, l'occasion, etc. C'est normal. Mais là, ça va devenir très normal de commencer à s'occuper un peu de ce qui se passe, et, ayant dit qu'on reviendrait, de revenir. Plusieurs fois. Apporter des bouquins, ou des films, ou des gens, passer des relais, de l'énergie. On l'a promis aux gens de Sarajevo, à Bueb, à soi-même, à deux ou trois choses auxquelles on attache du prix.

C'est, encore, le Centre Malraux qui s'en occupera, qui rendra possible non seulement le voyage (avec la fin du siège, le voyage était devenu épouvantablement casse-pieds mais tout à fait possible), mais l'envie de le faire. On a compris qu'il ne s'agit pas que de parcourir des kilomètres. On a compris, aussi, qu'il y a comme un déséquilibre entre ce qui se joue là - à sa juste échelle - et la légèreté des instances lourdes. Et c'est bizarre, un peu triste.

NOTRE HISTOIRE

Alexandra Boulat

Born in Paris in 1962, Alexandra Boulat was originally trained in graphic art and art history. In 1989 she became a photojournalist, gaining representation by Sipa Press during 10 years long, until 2000. In 2001 she co-founded VII photo agency. Her news and features stories can be seen in various International magazines, more specially in National Geographic Magazine and Paris-Match.

Boulat covers news, conflicts and social issues as well as extensive reportages on countries and people. Among her main and divers assignments, she reported on child trafficking in Romania, Yasser Arafat's family life and Yves Saint Laurent's last show in 2001. Also, she covered the conflicts in former Yugoslavia from 1991 until 1999, including Croatia, Bosnia and Kosovo; the Palestinian and Israeli conflict, the war against terrorism in Pakistan and Afghanistan, the Iraqi people under the embargo in the 90's, and the invasion of Iraq by the coalition in 2003. Other extensive assignments include country portraits on Taiwan, Indonesia and a people story on the Berbers of Morocco.

Patrick Chauvel

Patrick Chauvel est reporter de guerre.

Photographe, documentariste, écrivain.

Depuis 40 ans, il parcourt le monde et témoigne des conflits les plus violents : guerre des Six Jours en 1967, guerre du Viêt Nam en 1969, Irlande, Liban, Angola, Mozambique, Cambodge, Afghanistan, Iran, Haïti, Nicaragua, Salvador, Panama, Somalie, Yougoslavie, Tchétchénie, Israël, Irak...

Enrico Dagnino

Né en 1960 en Italie, près de Gênes, Enrico Dagnino est photographe de news depuis 1989. Il a couvert la plupart des grands événements mondiaux depuis la chute du mur de Berlin, notamment l'explosion de l'Ex-Yougoslavie, le conflit israélo-palestinien et ceux qui ont suivi les attaques du 11 septembre 2001. En 2008, il a réalisé pour l'hebdomadaire français Paris-Match un sujet sur le soixantième anniversaire de la création de l'Etat d'Israël ainsi qu'une série de reportages sur le conflit ethnique qui a ravagé le Kenya au lendemain de l'élection présidentielle. Après avoir été diffusé par l'agence Cosmos, puis Black Star il est désormais représenté par le 2ème bureau. Enrico Dagnino est basé à Paris.

Luc Delahaye

Né en 1962, est engagé par l'agence Sipa Press en 1984 et se consacre au reportage de guerre. En 1994, il rejoint la coopérative Magnum Photos et le magazine américain Newsweek (il quitte Magnum en 2004). Au cours des années 80 et 90, il se distingue notamment dans les guerres du Liban, d'Afghanistan, d'ex-Yougoslavie, du Rwanda et de Tchétchénie. Ses images de l'époque sont caractérisées par une approche brute et directe; elles allient une proximité à l'évènement souvent périlleuse à une distanciation émotionnelle. Ces préoccupations se retrouvent dans des séries minimalistes publiées sous forme de livres, notamment «Portraits/1», une suite de portraits de sans-abris réalisés dans des photomaton, et «L'Autre», une série de portraits volés dans le métro parisien. Avec «Winterreise», il explore les conséquences sociales de la crise économique en Russie. Il cesse ensuite sa collaboration avec la presse et se consacre à la réalisation de photographies de grand format représentant des événements d'actualité, des guerres ou des sujets sociaux. Ses images se caractérisent par leur nature frontale et leur détachement, dans un style documentaire froid contré par une certaine intensité dramatique.

Ron Haviv

Award-winning photojournalist Ron Haviv has produced images of conflict and humanitarian crises that have made headlines from around the world since the end of the Cold War.

A co-founder of the photo agency VII, his work is published by magazines worldwide. Numerous museums and galleries have featured his work, including the Louvre, United Nations and the Council on Foreign Relations.

He has published two critically acclaimed collections of his photography - *Blood and Honey: A Balkan War Journal*, and *Afghanistan: On the Road to Kabul*. Haviv has been the central character in three films including National Geographic Explorer's *Freelance in a World of Risk* that explores the hazards inherent in combat photography. In addition, Haviv has spoken about his work on NPR, NBC Nightly News, The Charlie Rose Show, Good Morning America, ABC World News Tonight and CNN.

Ziyah Gafic

Ziyah Gafi was born in Sarajevo, where he graduated in Comparative literature.

In 2001, his reportage won "Ian Parry – The Sunday Times Magazine scholarship". Same year he also won the Second prize at prestigious "World Press Photo" contest, while a year later his photo essays won both the First and the second Prize at "World Press Photo". In 2001 he also received "Joop Swart Masterclass" grant. Following year he won "Kodak annual award for young reporters" at Visa pour l'image festival and the "Special Mention by the HSBC foundation for photography". In 2003 Photo District News included him among 30 emerging world photographers and he won „Grand Prix Discovery of the Year“ at Rencontres du photographie Arles. In 2005, his work on Chechnya won "Giacomelli Memorial Fund award" and, in 2006, he was nominated for UNICEF' Photographer of the Year. In 2007 he received Getty images grant for editorial photography for his project „Troubled Islam“, same year he was awarded at Photo District News annual contest. Gafi's works are also included in American Photography Annual in 2007. Same year he was finalist for Hasselblad Masters award. Ziyah Gafi exhibited at many international exhibitions and photo festivals: "Visa pour l'image" Perpignan, "Rencontres du photographie" Arles, "Fovea Editions" New York, "Oude Kerk" Rotterdam, "Tom Blau gallery" London, Geneva. He regularly contributes to some of the worlds leading publications such as Amica, La Repubblica, Time, The Telegraph Magazine, Tank, L'Espresso, Newsweek, Financial Times, GEO etc. His photo essay on the aftermath of Bosnian war was published in the book „Tales from Globalizing World“ by Thames & Hudson and he's author of the book "Muslims of New York" while selection of his photographs are included in overviews of contemporary photography: „Photography as Contemporary Art“ by Thames & Hudson and „The way people live“ by Gabriel Bauret.

Christopher Morris

Christopher Morris was born in California in 1958. Over the past 20 years he has concentrated the greater part of his work on war, having documented more than 18 foreign conflicts, including the U.S. invasion of Panama, the U.S. invasion of Iraq, the Persian Gulf War, the drug war in Columbia and the wars in Afghanistan, Chechnya, Somalia and Yugoslavia. In the last nine years he has documented the Presidency of George W. Bush and the Republican presidential nominee John McCain on the campaign trail during the historic 2008 elections and now the Presidency of Barack Obama for Time magazine.

Morris has received a multitude of awards for his work, including the Robert Capa Gold Medal and Olivier Rebbot awards from the Overseas Press Club; the Magazine Photographer of the Year award from the University of Missouri School of Journalism; two Infinity Photojournalist awards from the International Center of Photography, New York; the Visa d'Or award; and numerous World Press Photo Awards.

Morris is a founding member of the photojournalist agency VII, and is based in New York.

NOTRE HISTOIRE

James Nachtwey

James Nachtwey grew up in Massachusetts and graduated from Dartmouth College, where he studied Art History and Political Science (1966-70). Images from the Vietnam War and the American Civil Rights movement had a powerful effect on him and were instrumental in his decision to become a photographer. He has worked aboard ships in the Merchant Marine, and while teaching himself photography, he was an apprentice news film editor and a truck driver.

In 1976 he started work as a newspaper photographer in New Mexico, and in 1980, he moved to New York to begin a career as a freelance magazine photographer. His first foreign assignment was to cover civil strife in Northern Ireland in 1981 during the IRA hunger strike. Since then, Nachtwey has devoted himself to documenting wars, conflicts and critical social issues. He has worked on extensive photographic essays in El Salvador, Nicaragua, Guatemala, Lebanon, the West Bank and Gaza, Israel, Indonesia, Thailand, India, Sri Lanka, Afghanistan, the Philippines, South Korea, Somalia, Sudan, Rwanda, South Africa, Russia, Bosnia, Chechnya, Kosovo, Romania, Brazil and the United States.

Nachtwey has been a contract photographer with Time Magazine since 1984. He was associated with Black Star from 1980 - 1985 and was a member of Magnum from 1986 until 2001. In 2001, he became one of the founding members of the photo agency, VII. He has had solo exhibitions at the International Center of Photography in New York, the Bibliotheque nationale de France in Paris, the Palazzo Esposizione in Rome, the Museum of Photographic Arts in San Diego, Culturgest in Lisbon, El Circulo de Bellas Artes in Madrid, Fahey/Klein Gallery in Los Angeles, the Massachusetts College of Art in Boston, the Canon Gallery and the Nieuwe Kerk in Amsterdam, the Carolinum in Prague, and the Hasselblad Center in Sweden, among others.

He has received numerous honours such as the Common Wealth Award, Martin Luther King Award, Dr. Jean Mayer Global Citizenship Award, Henry Luce Award, Robert Capa Gold Medal (five times), the World Press Photo Award (twice), Magazine Photographer of the Year (seven times), the International Center of Photography Infinity Award (three times), the Leica Award (twice), the Bayeaux Award for War Correspondents (twice), the Alfred Eisenstaedt Award, the Canon Photo essayist Award and the W. Eugene Smith Memorial Grant in Humanistic Photography.

He has received numerous honours such as the Common Wealth Award, Martin Luther King Award, Dr. Jean Mayer Global Citizenship Award, Henry Luce Award, Robert Capa Gold Medal (five times), the World Press Photo Award (twice), Magazine Photographer of the Year (seven times), the International Center of Photography Infinity Award (three times), the Leica Award (twice), the Bayeaux Award for War Correspondents (twice), the Alfred Eisenstaedt Award, the Canon Photo essayist Award and the W. Eugene Smith Memorial Grant in Humanistic Photography. He has been named recipient of the TED Prize, the Heinz Foundation Award for Art and Humanities, and the Dan David Prize. "war photographer", a documentary about his work, was nominated for an Academy Award in 2002. He is a fellow of the Royal Photographic Society and has an Honorary Doctorate of Fine Arts from the Massachusetts College of Arts.

Gilles Peress

Gilles Peress was born on December 29, 1946, in France. He studied at the Institut d'Etudes Politiques and at the Universite de Vincennes. Gilles Peress started using photography to create museum installations and books in 1971. In 1972, Gilles Peress began documenting immigration in Europe. This work continues in his ongoing project, Hate Thy Brother, a cycle of documentary narratives that looks at intolerance and it's consequences.

His books include Haines; A Village Destroyed; The Graves: Srebrenica and Vukovar; The Silence: Rwanda; Farewell to Bosnia and Telex Iran.

His work has been exhibited and is collected by the Museum of Modern Art, the Metropolitan Museum of Art, the Whitney Museum of American Art, PS1, all in New York; the Art Institute of Chicago; the Corcoran Gallery of Art, Washington, D.C; the San Francisco Museum of Modern Art; the Getty Museum in Los Angeles; the Walker Art Center and the Minneapolis Institute of Arts; the V&A in London; the Musée d'Art Moderne, the Picasso Museum, Parc de la Villette and Centre Georges Pompidou in Paris; the Museum Folkwang, Essen; the Sprengel Museum in Hannover, among others.

Awards and fellowships Peress has received include: The Guggenheim Fellowship, several National Endowment for the Arts grants, Pollock-Krasner and New York State Council of the Arts fellowships, the W. Eugene Smith Grant for Humanistic Photography and International Center of Photography Infinity Awards.

Portfolios of his work have appeared in the New York Times Magazine, the Sunday Times Magazine, Du magazine, Life, Stern, Geo, Paris-Match, Parkett, Aperture and the New Yorker.

Peress is Professor of Human Rights and Photography at Bard College, NY and Senior Research Fellow at the Human Rights Center, UC Berkeley. Peress joined Magnum Photos in 1971 and served three times as vice-president and twice as president of the co-operative. He and his wife, Alison Cornyn, live in Brooklyn with their three children.

Gérard Rondeau

Des Galeries Nationales du Grand Palais à Paris à la National Gallery de Jakarta, du Mois Européen de la Photo à Paris au Festival de la Luz à Buenos-Aires, du musée de l'Elysée à Lausanne au Martin-Gropius-Bau à Berlin, Gérard Rondeau présente de nombreuses expositions personnelles. A Istanbul, New York, Sarajevo, Rome, il invente des séries particulières.

Rondeau explore les coulisses des musées pendant vingt ans, il chronique la vie à Sarajevo durant le siège, il dresse un portrait du Maroc contemporain dans un brillant dialogue au-delà du temps avec la peinture et les dessins de Delacroix ; pendant quinze ans, il accompagne les missions de Médecins du Monde dans le monde entier, Grand portraitiste travaillant régulièrement pour "Le Monde" pendant plus de vingt ans, il réunit une très grande collection de portraits de peintres et d'écrivains contemporains, Pendant de longues années, Rondeau accompagne le peintre Paul Rebeyrolle, il parcourt avec le romancier Yves Gibeau les champs de bataille de la première guerre mondiale, il visite avec le Quatuor Ysaÿe les grandes scènes du monde, il fait l'inventaire avec l'écrivain Bernard Frank des rues de sa vie.

Rondeau voyage dans un monde en noir et blanc, il emprunte des chemins sans fin, joue avec les mots, les jeux d'ombre et les silences, il assemble des histoires et restitue des mondes en souffrance.

Auteur de nombreux ouvrages, sur le Bénin, les cathédrales de France, les capitales baltes, le Tour de France... Rondeau est un photographe rare et singulier. Ses livres et ses expositions ressemblent à des journaux intimes, à des romans.

Damir Sagolj

I was born on May 3rd 1971 in Sarajevo, Yugoslavia at that time, Bosnia now. Born from mother professor of the sociology and father journalist.

After finishing the primary school in Sarajevo, my high school choice was the architecture. But, after the first year I'm moving with my family to Moscow, Soviet Union then, where my father worked as the correspondent for the main Bosnian newspaper Oslobodjenje.

In Moscow, I'm finishing the high school and starting my studies at the Moscow Power Engineering Institute, the country's leading university which trains specialists for energy complex.

In 1990 moving back to Sarajevo, Bosnia where I have completed my course of studies at the Faculty of Electrical Engineering in Sarajevo, Department for Automatic Control and Electronics but have not taken the final examinations.

In 1996 I started working with Paris based Sipa press agency. In 1997 I joined Reuters as their Bosnia chief photographer.

My first international assignments were the historical events in Balkans. As the Balkans was calming down, I started traveling to the Middle East more often. Iran, Lebanon and Israel at the beginning and after 9/11 (I covered that one in NYC, too) Afghanistan and, sure thing, Iraq. My coverage of the coalition troop's invasion of Iraq was big success and I was, among other awards, nominated for the Pulitzer Prize as the only second reporter for the non-American media in the history of that prize.

Beside the conflicts in Balkans, Middle East and news and other stories in Bosnia, I had chance to do different assignments within the Reuters. Including big sport events like Olympics, soccer world, Euro and Asia cups, world championships in "smaller" sports and other major events. Also, I covered many elections, civil disturbances, anniversaries, summits; I followed the Pope and other world leaders many times on their visits to interesting places. In the same time, I used every opportunity to do feature stories in between news assignments at home and abroad.

I'm currently based in Bangkok as Reuters chief photographer for Thailand and Indochina.

My photographs have been published in leading magazines and newspapers (Time, Newsweek, Spiegel, Stern, New York Times, Life, Washington Post, Le Monde...).

I'm the recipient of several international awards for photo journalism.

NOTRE HISTOIRE

Klavdij Sluban

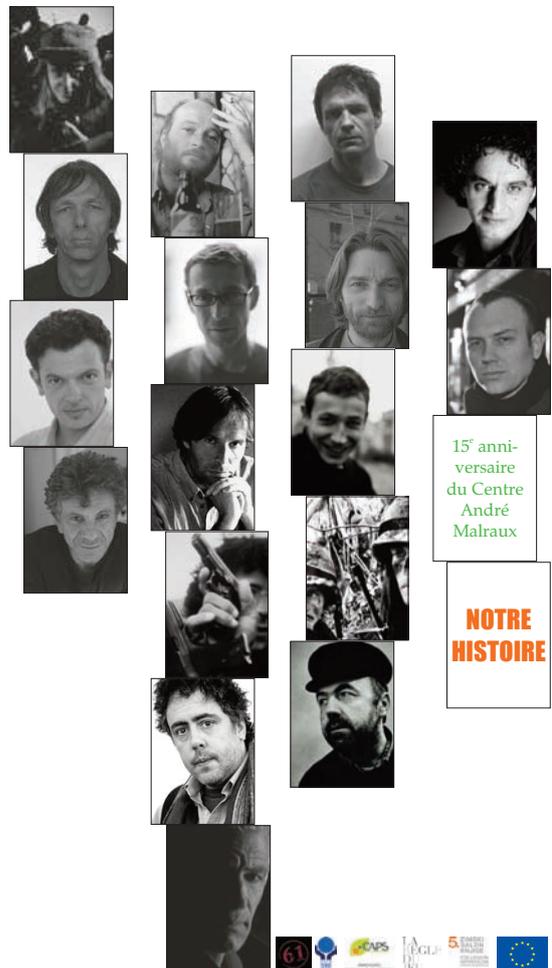
Klavdij Sluban est un photographe français d'origine slovène, né à Paris en 1963. Sluban mène une oeuvre personnelle rigoureuse et cohérente, ce qui en fait un des photographes-auteurs les plus intéressants de sa génération. Souvent empreints de références littéraires (Beckett, Milton), ses nombreux voyages photographiques se situent en marge de l'actualité chaude et immédiate. La mer Noire, les Caraïbes, les Balkans, la Russie, la Chine... peuvent se lire chez lui comme une rencontre entre la réalité du moment et le sentiment intérieur du photographe dromomane. Ses noirs profonds, ses silhouettes à contre-jour confèrent à son écriture photographique une droiture et une justesse exemptes de tout didactisme ou exotisme. Depuis 1995, Klavdij Sluban, quand il ne voyage pas, anime des ateliers photographiques auprès de jeunes détenus.

Cet engagement commencé en France (Fleury-Mérogis) avec le soutien d'Henri Cartier Bresson, Marc Riboud et William Klein, s'est poursuivi dans les camps disciplinaires des pays de l'Est, en ex-Yougoslavie (Slovénie, Serbie) et en ex-Union Soviétique (Ukraine, Géorgie, Moldavie, Lettonie, Russie), y compris dans les enceintes disciplinaires de Moscou et de Saint-Petersbourg et plus récemment en Amérique centrale. Familier des lieux de la détention et partenaire des acteurs qui les peuplent, Sluban déploie au travers de ses images la problématique des espaces clos et des horizons contraints et nous fait éprouver les fractures d'un enfermement que redouble l'intériorisation des perceptions.

Il est lauréat du prix EPAP, European Publishers Award for Photography 2009, pour le livre "Transsibériades", parution en octobre aux éditions Actes-Sud et simultanément dans cinq pays d'Europe. Il est également lauréat du prix Leica (2004) et du prix Niepce (2000).

Laurent van der Stockt

Laurent Van der Stockt est né en 1964. Il est photographe pour l'agence Gamma et le magazine américain Newsweek. Depuis quinze ans, il a travaillé dans des pays en guerre, principalement en Bosnie, en Afghanistan, en Tchétchénie et en Irak.



15^e anniversaire
du Centre
André
Malraux

NOTRE
HISTOIRE

Stakleni Grad, Ferhadija 15, 71000, Sarajevo

DUPLEX / 10m²

15 YEARS CENTRE ANDRÉ MALRAUX
NAŠA PRIČA

TRIO SARAJEVO
Dada & Bojan Hadžihalilović

DECEMBER FRIDAY 18th 2009 at 19.00

WHAT'S THE WAY TO SAVE SARAJEVO - IT SHOULD HAVE BEGUN! BUT IT'S HOPELESS!

Everyday (except wednesday and sunday) 14.00 - 19.00
+ Finissage-Cocktail January Tuesday 5th 2010

BIENVENUE EN ENFER

SARAJEVO MODE D'EMPLOI

OZREN KEBO

SARAJEVO
15 GODINA / 15^e ANNIVERSAIRE
CENTRE ANDRÉ-MALRAUX
LA NUÉE BLEUE

ANIMAL'Z

Enki BILAL

SARAJEVO
15 EME ANNIVERSAIRE
DU CENTRE CULTUREL
ANDRÉ MALRAUX

EUROPA

LA DEFRACTIONNATION

EUROPA
LA DEFRACTIONNATION

EUROPA
BIBLIOTECA DIAGONALE

L'ENCLAVE

LAURENT VAN DER STOCKT

L'ENCLAVE

LAURENT VAN DER STOCKT

2015 SA 08